



**Une reconstitution efficace et tragique des combats en Centrafrique, en guise d'hommage à la jeune journaliste, Camille Lepage, et à un peuple fracturé, prêt à en découdre avec des communautés religieuses opposées.**

Par Laurent Cambon

Camille Lepage a 25 ans. Elle est reporter de guerre. Elle est surtout téméraire et passionnée. Elle prend des photos dans des pays dévorés par la guerre. Là où les jeunes de sa génération s'amuse dans les discothèques, rêvent à des jobs rémunérateurs et construisent leur vie amoureuse, Camille, non. Elle débarque en Centrafrique en 2013, où les communautés musulmanes et chrétiennes se livrent une guerre sanglante, manipulées par des groupuscules politiques. Le début du film ouvre le drame sur ce que l'on sait d'inéluctable : des militaires français croisent un groupe de jeunes mercenaires, qui traînent en guise de trophée, dans leur camion, les cadavres de rebelles africains, mêlés à celui de la jeune femme.

Camille Lepage a existé. Elle a été cette intrépide et courageuse qui a, en son temps, permis à *Libé* de couvrir le drame de la Centrafrique. Mais les médias vont d'un événement à l'autre, plus intéressés par le scoop que par le déchaînement de violence qui brutalise les peuples. Alors, la jeune fille refuse une proposition du journal et retourne en Centrafrique où, dit-elle, elle se demande, au milieu des massacres, ce qui la pousse à passer sa jeunesse dans un pays en guerre qui n'est pas le sien. Elle le paiera de sa vie. Elle sacrifiera ses jeunes années. Il y a dans ce personnage quelque chose de la figure d'une sainte. Elle aime le peuple africain et se rend compte qu'il est impossible de faire appel à la rationalité des guerriers. Les hommes sont emportés dans un conflit qui les dépasse, à l'intérieur duquel ils sont capables d'entonner des chants religieux les plus empathiques, puis de se réjouir d'avoir égorgé un combattant.



*Camille* ne se perd pas dans les longueurs. Le film va à l'essentiel. Les dialogues sont vifs, précis. Les reconstitutions des scènes de guerre ou de manifestations sont minimalistes. Mais le plus important se situe dans cette impossibilité à raisonner les guerriers qui sont convaincus du bien-fondé de leur guerre. Le spectre de la colonisation ancienne continue de ronger les cerveaux. La rationalité politique est incapable de maîtriser ces chiens fous, au nom de leur communautarisme religieux. Le réalisateur n'abuse pas des effets stylistiques. Il opte pour une mise en scène serrée et efficace. La comédienne, Nina Meurisse, investit ce rôle avec brio, sans jamais céder à la compassion ou à l'excès d'émotions. Elle donne chair à un personnage fougueux et raisonné à la fois, qui, à la fin de son existence, sent qu'elle a été trop loin dans son engagement.

La réussite du long métrage provient du fait que le réalisateur alterne en permanence des images et des films, issus du travail véritable de la journaliste. Le spectateur est alors saisi par l'intensité de ce génocide effroyable, dont on entend à peine parler aujourd'hui dans les médias français. *Camille* évoque avec dignité ces reporters-photographes qui offrent leur vie pour nous donner une information brute sur ce qui défigure nombre de pays. Il rend évidemment hommage à ces millions de Centrafricains que la guerre aura laissés égorgés sur des bords de chemin, dans l'indifférence complète du monde entier.

<https://www.avoir-alire.com/camille-la-critique-du-film>

"Il y a une ouverture incroyable, mais ça ne suffit pas. J'ai l'impression que vous vous promenez en photographiant ce que vous voyez. Qu'est-ce que vous voulez dire ?" Nous sommes le 7 septembre 2013 à Perpignan, au festival du photojournalisme Visa pour l'image, et un professionnel très reconnu mondialement donne gentiment mais sans concession son avis sur les photos prises dans les Monts Nuba au Soudan par une Camille (l'excellente Nina Meurisse) dont les convictions brandies en étendard ("il se passe des choses terribles dont personne ne parle") ont un parfum de naïveté et de jeunesse dans une profession de durs à cuire (qui se protègent derrière leurs viseurs de trop d'empathie pour les populations locales) où les reporters passent sans répit d'un pays à l'autre, d'une guerre à une autre.

Le 22 novembre de la même année, Camille est à Bangui, en République Centrafricaine au cœur de ce qui s'embrace en une guerre civile et ce sont donc les derniers mois de son existence que retrace le scénario écrit par Boris Lojkine et Bojina Panayotova. Une période tumultueuse qui la verra progressivement trouver sa place et sa légitimité dans le petit pool des journalistes envoyés couvrir l'événement, tout en s'immergeant à sa manière douce dans un groupe d'étudiants pris dans le maelstrom du conflit, mais qui la confrontera aussi à l'extrême violence et à la nécessité de la dépasser pour aller plus profondément encore dans la proximité des êtres humains et au contact rapproché des guérilleros au nord du pays.

Tableau d'un idéalisme initiatique en action, *Camille* rend un bel hommage respectueux à une jeune femme dont les photographies irriguent le film avec une force documentaire qui épouse parfaitement les contours d'une fiction rythmée, instructive, émouvante et réussissant à donner à tous les personnages secondaires une véritable identité. Une quête de justesse cinématographique qui évite le maniérisme et qui laisse au spectateur sa libre interprétation tout en donnant des clés de compréhension de la complexité du métier de journaliste de guerre et des choix (actés ou subis) de la vie dans un pays d'Afrique déchiré. Autant de barrières que Camille Lepage avait franchies comme une singulière étoile filante dans le ciel du monde.

Fabien Lemerrier

<https://cineuropa.org/fr/newsdetail/379883/>



Le film s'ouvre sur la découverte, par des militaires déployés par l'ONU, de cinq corps à l'arrière d'une camionnette, parmi lesquels celui d'une femme blanche dont on aperçoit les pieds. C'est avec ce tact, que Boris Lojkine (*Hope*) évoquera la mort, le 12 mai 2014, de la photojournaliste Camille Lepage, âgée alors de 26 ans, préférant aussi l'éluder sur la fin, par un plan la montrant s'effacer dans le bush, au milieu de groupe de motos des miliciens anti-balaka qu'elle accompagnait. Construit en un grand flashback, le reste du film retrace le parcours de cette jeune femme, désireuse de montrer la réalité com-

plexe d'un pays, autant qu'à la recherche d'une première publication.

Tourné sur place en Centrafrique, le film met en scène de nombreux acteurs non professionnels, le réalisateur étant adepte du casting sauvage. Il installe progressivement une certaine tension, esquissant la spirale vengeresse dans laquelle s'enfonce le pays, alors que la diplomatie internationale hésite encore. Affrontements religieux et ethniques, les positionnements et rancœurs des personnages secondaires croisés évoluent. Au milieu, Nina Meurisse (*Une vie, L'effet aquatique*) incarne à la fois une volonté et une exigence, une inconscience, mais aussi un certain nombre d'interrogations sur le métier de reporter, passant de conflit en conflit ou approfondissant un sujet, mais surtout capable de raconter une histoire. Prix du public au Festival de Locarno, *Camille*, mélangeant avec fluidité photos de la journaliste et images d'archives au récit, s'il approfondit peu les racines du conflit, a en tous cas le mérite du témoignage, de la sobriété et d'une forme de pudeur.

Olivier Bachelard

<https://www.abusdecine.com/critique/camille/>